

Alexandra Bracken

Passenger



MILAN

Passenger

Couverture : © 2016 by Illusion CGI Studio/Molly Jacques,
avec l'aimable autorisation de Disney Hyperion Books.
Visuels de couverture © Shutterstock 2017 et © Trevillion 2017.
Tous droits réservés.

Le poème de John Donne
(cité en bas de p. 418)
a été traduit par Léon-Gabriel Gros,
Anthologie de l'amour sublime
© Albin Michel, Paris, 1956.

Mise en pages : Petits papiers
Correction : Claire Debout

Titre original : *Passenger* © 2016 Alexandra Bracken
First published by Hyperion, an imprint of Disney Book Group

Pour l'édition française :
© 2017 éditions Milan
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9

Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

ISBN : 978-2-7459- 8097-7

editionsmilan.com

Alexandra Bracken

Passenger

*Traduit de l'anglais
par Leslie Damant-Jeandel*

MILAN

Pour Maman :
De toute l'histoire, jamais il n'y a eu quelqu'un
avec un cœur aussi beau et fort que le tien.

« Aussi étroit soit le chemin,
Nombreux, les châtiments infâmes,
Je suis le maître de mon destin,
Je suis le capitaine de mon âme. »

William Ernest Henley

BHOUTAN
1910



Prologue

Tandis qu'ils montaient, s'éloignant des sentiers sinueux qui menaient aux villages voisins, le monde s'offrit à lui sous sa forme la plus pure : silencieux, ancien, mystérieux.

Mortel.

Nicholas avait passé presque toute sa vie en mer, ou en avait été suffisamment proche pour en percevoir, quand le vent soufflait, l'odeur de poisson et de sel. Même à cet instant, alors qu'ils approchaient du monastère, attendant de le voir émerger de l'épaisse nappe de brumes et de nuages, Nicholas avait tendance à se retourner pour chercher vainement du regard, par-delà les immenses sommets de l'Himalaya, la ligne trouble où se rencontraient le ciel et la courbe des eaux ondoyantes. C'était pour lui un repère familier auquel se raccrocher, avant que son courage et sa confiance en lui ne s'envolent.

Composé de marches et de terre, le sentier avait d'abord serpenté entre des pins aux troncs moussus et cheminait désormais le long des falaises abruptes en haut desquelles le monastère de Taktshang avait été bâti comme par miracle. Des rangées de drapeaux de prières colorés flottaient dans les arbres, au-dessus de leurs têtes. À leur vue, l'étau qui comprimait la poitrine de Nicholas se desserra un peu : il se remémora aussitôt les nouvelles frégates ornées de fanions multicolores qu'il avait vues, la première fois que le capitaine Hall l'avait emmené au port de New York.

D'un léger mouvement, il soulagea ses épaules meurtries par les lanières de son sac à dos, en prenant soin de ne pas basculer dans le vide.

Tu as grimpé dans les gréements un nombre incalculable de fois, et c'est maintenant que tu as le vertige ?

Les gréements. L'envie le démangea de toucher les cordages, de sentir les embruns soulevés par le vent et son vaisseau fendre les flots. Nicholas essaya de redresser les épaules, de jeter du sable sur la rancœur qui couvait au creux de son ventre avant qu'elle ne s'embrace. À cette heure, il aurait dû être de retour, en compagnie de Hall et de Chase, voguant sur la crête des vagues, et non ici, dans un siècle inconnu – les années 1900, bon sang! –, flanqué d'une mauviette exigeant de lui qu'il l'aide à boutonner son nouveau manteau, lacer ses bottes, nouer son foulard et arranger son ridicule chapeau mou. Pourtant, lui aussi avait deux mains, et, en dépit des apparences, sa boîte crânienne contenait bien un cerveau.

Le sac en cuir qui pendait au cou de Nicholas battait lourdement contre son flanc tandis qu'il continuait à grimper pour rejoindre Julian. Celui-ci se tenait la jambe appuyée sur une pierre: la pose qu'il avait coutume de prendre lorsqu'il se croyait admiré des dames qui l'entouraient. À cet instant, Nicholas ne voyait pas du tout qui il tentait d'impressionner. Les quelques oiseaux qu'ils avaient entendus chanter pendant leur marche dans la forêt humide? Julian avait-il toujours été ainsi: théâtral, vaniteux, sans la moindre considération pour autrui, alors que Nicholas, aveuglé par sa joie d'avoir trouvé un prétendu frère, une nouvelle vie promettant confort, richesses et aventure, l'avait volontairement ignoré?

– Approche donc! Ça, c'est la tanière du Tigre. Maudite soit cette brume infernale!...

Il se trouve que Nicholas savait. Il mettait en effet un point d'honneur à lire autant d'ouvrages que possible sur les destina-

tions où le vieux les envoyait, quelles qu'elles soient, pour anticiper les meilleurs moyens de maintenir en vie cette imprudente tête de mule de Julian. Nicholas souffrait constamment d'un déficit de connaissances et d'entraînement. Quand il comprit que sa famille n'avait aucune intention de lui faire suivre une formation digne de ce nom en vue de ses voyages, il commença à se demander si c'était intentionnel, une manière de le maintenir à son rang inférieur. Cette pensée l'avait rendu si furieux qu'il en était venu à dilapider presque toutes ses maigres économies en livres d'histoire.

– Le maître bouddhiste du Bhoutan, Padmasambhava, serait arrivé ici sur le dos d'une tigresse volante – d'après la légende, évidemment, poursuivit Julian avec un sourire qui les avait maintes fois tirés du pétrin. (Il fut un temps où ce sourire, ayant vocation à obtenir le pardon, attendrissait Nicholas et apaisait sa colère.) Au retour, on devrait s'arrêter dans l'une de leurs grottes de méditation. Tu pourrais t'accorder un moment de réflexion. Admire un peu ce paysage, et ose dire que voyager ne te manquera pas ! Sinon, à quel moment de ta misérable existence serais-tu venu ici ? Débarrasse-toi donc de cette idée idiote.

Plutôt que de lui décocher un coup de poing ou de lui jeter à la figure la pioche qu'il portait dans le dos, Nicholas déplaça de nouveau son sac et tenta d'oublier une fois de plus le poids écrasant de Julian et de ses bagages.

– On dirait qu'une tempête se prépare, répliqua-t-il, fier de la fermeté qui perçait dans sa voix malgré le ressentiment qu'il sentait monter en lui. On devrait reporter notre ascension à demain.

D'une pichenette, Julian ôta un insecte sur son impeccable manteau.

– Non. J'ai dû laisser le binturong dans le bar clandestin à Manhattan, et je voudrais y passer vite fait avant de retourner voir le vieux. (Il soupira.) Les mains vides, une fois de plus. Nous envoyer au milieu de nulle part, à la recherche d'une chose qui

n'existe probablement même pas encore ! Ça ne m'étonne pas de lui.

Nicholas regarda son demi-frère jouer avec son bâton de marche. Quelle impression feraient-ils aux moines lorsqu'ils verraient Julian, prince aux cheveux flamboyants se pavanant dans son costume d'alpiniste neuf, profanant leurs lieux sacrés à la recherche d'un trésor perdu, et Nicholas, jeune homme à la peau noire, sans conteste le larbin, traînant dans le sillage de son maître, telle une ombre prisonnière ?

Ce n'était pas comme ça que c'était censé se passer.

Pourquoi était-il parti ? Pourquoi avait-il signé ce contrat ? Qu'est-ce qui lui avait pris de faire confiance à cette famille ?

Ce n'est pas cette personne que je suis censé être.

– Allez, courage, mon vieux, déclara Julian en lui assenant un léger coup de poing sur l'épaule. Ne me dis pas que tu es toujours remonté à cause du contrat.

Julian tourna le dos et Nicholas lui jeta un regard courroucé. Il n'avait aucune envie d'en parler, ni même de penser à la façon dont Julian avait haussé les épaules et s'était contenté de dire : « J'imagine que tu aurais dû lire les conditions un peu plus attentivement avant de signer. » Ce n'était pas la première fois que cette famille l'asservissait. Nicholas avait accepté de se vendre de nouveau comme esclave. Pour l'appâter, le vieux avait évoqué l'impossible : magie, voyages, sommes d'argent colossales, mieux que dans ses rêves les plus fous. Toutes ces récompenses contre cinq années de bons et loyaux services : à l'époque, cela ne lui avait guère paru un sacrifice. Cependant, à l'instant où il avait compris qu'il ne serait jamais qu'un valet au service d'un demi-frère qui pour rien au monde ne le reconnaîtrait publiquement comme tel, Nicholas n'avait pu que ravalé sa bile et finir de nouer la cravate de Julian dans le style qu'il préférait. Depuis lors, jamais il n'avait eu une conscience aussi aiguë du temps. Chaque seconde

qui s'écoulait émoussait un peu plus sa détermination, et, quand ses défenses céderaient, il craignait de découvrir l'étendue de sa fureur.

– On devrait rentrer installer notre campement, proposait-il enfin en évitant de croiser le regard plein de sous-entendus de Julian. Nous reprendrons la route demain.

Son demi-frère le railla :

– On a peur de quelques gouttes de pluie, hein ? Ne sois pas si casse-pieds, Nick. Cette ascension est un jeu d'enfant.

Ce n'était pas l'ascension elle-même qui inquiétait Nicholas. Il sentait déjà l'air se raréfier dans ses poumons. Son mal de tête était moins dû aux caquetages incessants de Julian qu'à leur proximité périlleuse avec les cieux. Il avait l'impression que ses genoux s'étaient transformés en gelée, et il ne sentait plus du tout ses mains.

Je pourrais le planter là. M'enfuir.

Où donc se réfugierait-il pour qu'on ne le retrouve pas ? Pas auprès de Hall. Ni en retournant dans son époque. Pas même pour rechercher sa mère.

Il scruta l'amoncellement de nuages gris qui roulaient à travers la chaîne montagneuse, nettement découpés par les sommets déchiquetés de l'Himalaya. À bord d'un navire, il aurait utilisé l'océan et le vaisseau lui-même pour estimer l'intensité d'une tempête imminente et établir un plan lui permettant de l'affronter en toute sécurité. Là, il n'avait ni l'un ni l'autre. Seul un frisson le long de sa nuque l'avertissait, tandis que le tonnerre grondait au loin et résonnait dans les montagnes désertes.

– J'espère que le vieux ne s'est pas trompé, cette fois, ronchonna Julian en reprenant le sentier. (De là où se trouvait Nicholas, on aurait dit un ruban de marches accroché à la paroi rocheuse et accidentée de la falaise, qui s'élevait et descendait en épousant la forme naturelle du paysage.) Je suis fatigué de son petit jeu.

Ce fichu truc qu'il a perdu. Comme quoi, à lui aussi, il lui arrive de perdre !

Il gagne toujours, songea Nicholas en serrant les poings. *Je n'arriverai jamais à me débarrasser d'eux.*

– Allez, amène-toi, Nick. On a encore du chemin à faire, lança Julian derrière lui. Et j'ai tellement faim que j'avalerais un cheval.

Une première grosse goutte de pluie s'écrasa sur son visage, glissa le long de sa joue et perla de son menton. Ce fut un moment étrange, effrayant. Nicholas se sentit piégé. Il scruta les environs, à la recherche de l'abri temporaire que Julian ne manquerait pas de réclamer plutôt que de risquer de mouiller ses bottes. Hormis les *chorten*, ces bâtiments blancs et bas ornés qui protégeaient les moulins à prières élaborés, il avisa quelques saillies couvertes où des personnes endeuillées avaient placé des urnes funéraires coniques.

– Là !

Julian laissa échapper un petit cri de joie et fendit l'air d'un coup de poing. Le brouillard qui enveloppait le monastère s'était posé, comme tassé par la pluie. Il évoquait la surface brumeuse d'un lac, dissimulant les centaines de mètres qui séparaient le rebord du fond du précipice.

– Où est l'appareil photo ? Sors-le, tu veux ? De toute façon, il n'y a personne pour le voir...

Le tonnerre qui éclata au-dessus d'eux résonna dans les montagnes comme une canonnade. Nicholas se raidit et eut un mouvement de recul en entendant ce grondement assourdissant. Dès que l'écho mourut, les cieux se déchirèrent et les nuages déversèrent une pluie diluvienne, l'aveuglant momentanément. Surpris, il hoqueta quand l'averse s'intensifia jusqu'à devenir un mur d'eau solide, un déluge dont il n'avait connu l'équivalent qu'une fois, en mer, alors qu'il dérivait vers un ouragan. Des torrents de pluie qui

se déversaient depuis les saillies en hauteur s'abattaient autour de lui, au point qu'il faillit perdre l'équilibre.

Julian...

Nicholas se retourna vers le bord du sentier juste au moment où son demi-frère faisait volte-face pour lui crier quelque chose. Sous ses yeux, le pied gauche de Julian disparut : le rebord boueux se déroba sous lui.

Au moment où Nicholas plongeait pour réduire la distance entre eux, une unique pensée s'imposa à son esprit : *Pas comme ça.*

– Nick ! NICK !

Julian était parvenu à s'agripper à la surface accidentée de ce qui restait du rebord. Sa main glissait déjà hors de son gant trempé tandis qu'il était suspendu de tout son poids au-dessus du vide, de la pierre, de la brume et des arbres. Dans un bruit de ferraille, Nicholas rampa sur le dernier mètre qui les séparait, le bras tendu au maximum, le contenu de son sac pesant lourdement sur son dos.

Blême de terreur, Julian remuait les lèvres en suppliant : « Aide-moi, aide-moi... »

Pourquoi le devrais-je ?

Ces gens lui avaient tout pris. Ils lui avaient volé sa vraie famille, sa liberté, sa valeur...

Une satisfaction froide et amère lui durcit le cœur. Il avait enfin la possibilité de prendre sa revanche.

Parce que c'est ton frère.

Nicholas secoua la tête. Il sentait les courants provoqués par la pluie l'entraîner vers le bord.

– Attrape ! Lève le bras !

La détermination se peignit sur le visage maculé de boue de Julian. Il tenta de saisir la main tendue de Nicholas puis sacrifia la prise qu'il avait sur le rebord pour se hisser. Nicholas se pencha

davantage et attrapa ses doigts. Tout à coup, le poids qu'il tenait s'alléga brusquement quand la main de Julian glissa du gant. Sa silhouette sombre disparut en silence dans la brume duveteuse. Celle-ci s'écarta juste assez pour permettre à Nicholas de voir, au fond du ravin, un éclat de lumière au moment où le corps de son demi-frère se brisait dans une poussière scintillante.

Une déflagration résonna à des kilomètres de là. Il sut alors que le passage qu'ils avaient emprunté venait de s'effondrer. Le sang battit bruyamment à ses oreilles. Inutile de fouiller du regard la pluie et le brouillard : il savait que le temps lui-même avait dérobé la dépouille de Julian pour la dissoudre totalement et la réduire à un simple souvenir.

NEW YORK
de nos jours



UN

Ce qui était formidable, c'est que, chaque fois qu'Etta les regardait, elle découvrait quelque chose de nouveau. Un détail qu'elle n'avait encore jamais remarqué.

Cela faisait des années que les tableaux ornaient les murs de leur salon, exactement au même endroit, derrière le canapé, alignés comme un film des meilleurs moments de la vie de sa mère. De temps à autre, Etta sentait son ventre se nouer lorsqu'elle les observait. Ce n'était ni tout à fait de la jalousie ni de la nostalgie, plutôt une voisine des deux. Elle-même avait voyagé avec Alice et participé à des concours internationaux de violon, mais jamais elle n'avait vu quoi que ce soit ressemblant aux sujets de ces tableaux. Comme cette montagne avec son sentier lumineux qui serpentait à travers les arbres et montait vers les nuages, jusqu'à un sommet caché.

Ce ne fut qu'à cet instant, appuyée contre le dossier du canapé, qu'Etta remarqua les deux silhouettes peintes par Rose : elles remontaient le sentier, à demi dissimulées par les nombreuses rangées de drapeaux bigarrés. Elle promena son regard sur les autres tableaux, au-dessous. La vue depuis le premier studio où Rose avait vécu, au croisement de la 66^e Rue et de la Troisième Avenue. Sur le suivant, les marches du British Museum, tachetées de pigeons et de touristes, où Rose avait fait des portraits sur le vif après être retournée vivre à Londres. (Etta avait toujours

adoré celui-ci, car sa mère avait immortalisé le moment où Alice l'avait vue pour la première fois, et marchait vers elle pour gronder Rose, qui avait manqué l'école.) La jungle sombre et luxuriante qui caressait la pierre humide de la terrasse des Éléphants, à Angkor Thom. À sa majorité, Rose avait réuni une somme suffisante pour s'envoler vers le Cambodge et intégrer, grâce à son bagou et malgré son absence totale de qualifications, un chantier de fouilles archéologiques. Ensuite, il y avait le jardin du Luxembourg en pleine floraison, quand elle avait enfin étudié à la Sorbonne. Pour finir, plus bas, sur le dossier du canapé et appuyé contre le mur à gauche, trônait un nouveau tableau : un coucher de soleil sur un désert parsemé de ruines, dans des teintes flamboyantes rose et or.

C'était la vie de sa mère, du moins les seuls épisodes que Rose avait accepté de partager. Etta se demanda quelle histoire se cachait derrière le nouveau tableau. Cela faisait des années que Rose n'avait pas peint pour elle-même, et plus longtemps encore qu'elle ne s'inspirait plus des peintures pour raconter des histoires à Etta comme lorsqu'elle était petite, au moment du coucher. Elle se souvenait à peine de sa mère à cette période, avant ses déplacements incessants pour donner des conférences sur les dernières techniques de restauration, avant ses innombrables projets pour le département Conservation du Metropolitan Museum of Art, qui visaient à nettoyer et réparer les œuvres des maîtres anciens.

Une clé cliqueta dans la serrure. Etta quitta le canapé d'un bond et redressa les coussins.

Rose secoua une dernière fois son parapluie dans le couloir avant d'entrer. En dépit des pluies automnales précoces, elle paraissait presque impeccable : cheveux blonds ondulés rassemblés en un chignon, chaussures à talons mouillées mais de bonne tenue, trench boutonné jusqu'au menton. Brusquement complexée, Etta lissa ses cheveux en arrière et regretta de n'avoir pas déjà passé

sa robe pour le concert au lieu de traîner encore dans son pyjama arc-en-ciel. Avant, elle adorait sa ressemblance avec sa mère, le fait qu'elles soient assorties. Ne pas voir son père lorsqu'elle observait son reflet dans le miroir l'aidait à accepter la vie sans lui. Toutefois, Etta savait à présent que leurs traits communs étaient superficiels.

– Comment s'est passée ta journée ? demanda Etta à sa mère, qui jeta un coup d'œil à son pyjama avant de la regarder, un sourcil haussé.

– Ne devrais-tu pas être habillée ? répondit Rose dans un accent anglais empreint de désapprobation, qui donnait des maux de ventre à Etta malgré elle. Alice va arriver d'une minute à l'autre.

Pendant que Rose accrochait son manteau dans le minuscule placard de leur minuscule appartement, Etta fila dans sa chambre, faillit dérapier sur les partitions étalées sur le tapis et finit presque la tête la première dans la vieille armoire où étaient rangés ses vêtements. Pour l'événement, son choix s'était porté depuis des semaines sur une robe de soirée rouge rubis, mais voilà que le doute l'assaillait. Sa mère la trouverait-elle assez habillée, ou trop mièvre, avec les rubans qui se nouaient sur chaque épaule ? C'était une soirée de charité privée pour le Metropolitan, et Etta ne voulait pas que les patrons de sa mère la prennent pour autre chose qu'une vraie professionnelle.

Etta voulait revoir sa mère sourire quand elle jouait.

Elle rangea la robe rouge, en sortit une noire plus sobre et s'assit à son bureau pour se maquiller. Quelques minutes plus tard, sa mère frappa à la porte.

– Veux-tu que je t'aide à te coiffer ? demanda Rose en la regardant dans le miroir accroché au mur.

Etta aurait pu le faire, mais elle acquiesça et lui tendit ses épingles à chignon, ainsi que sa vieille brosse. Elle se redressa quand Rose entreprit de démêler sa chevelure puis ramena les mèches au sommet de son crâne.

– La dernière fois que j’ai fait ça, tu étais encore petite, murmura Rose en rassemblant les mèches blond clair dans sa main.

Etta ferma les yeux. Elle se rappela comment, autrefois, elle s’asseyait sur les genoux de sa mère après le bain pour que celle-ci la coiffe et lui raconte ses voyages, datant d’avant sa naissance.

Désormais, elle ne savait plus quoi répondre pour que Rose ne se mure pas dans son froid silence habituel. Elle finit par demander :

– Vas-tu accrocher le nouveau tableau que tu as terminé ? Il est vraiment beau.

Rose esquissa un de ses rares sourires.

– Merci, ma chérie. Fais-moi penser ce week-end à aller chercher les outils pour que je l’accroche. Je voudrais le mettre à la place de celui du jardin du Luxembourg.

– Oh, pourquoi ? s’étonna Etta. J’adore celui du jardin du Luxembourg !

– Les couleurs seront mieux assorties, répliqua Rose en prenant une épingle sur le bureau pour la planter dans les cheveux entortillés d’Etta. Le passage des ténèbres à la lumière sera davantage mis en valeur. Tu n’oublieras pas ?

– Compte sur moi, promit Etta. (Puis elle tenta sa chance :) Qu’est-ce que ça représente ?

– Un désert en Syrie... Je n’y suis pas allée depuis des lustres, mais j’en ai rêvé il y a quelques semaines, et je n’ai pas réussi à me le sortir de la tête. (Rose lissa les dernières mèches rebelles et y pulvérisa un jet de laque.) Ça m’a rappelé... que je dois te donner quelque chose depuis un temps fou.

Elle plongea la main dans la poche de son vieux cardigan élimé, ouvrit la paume d’Etta et y déposa une délicate paire de boucles d’oreilles en or.

Deux perles brillantes cliquetèrent doucement, attachées à de petites feuilles d’or en forme de cœur. Etta espéra de toute son

âme que les pierres reliées aux petits crochets, telles des amulettes, étaient des fausses, et non des saphirs véritables. L'or recourbé avait été finement gravé de motifs ressemblant à de minuscules plantes grimpantes. À la qualité de l'ouvrage, légèrement irrégulier, et aux dessins d'une symétrie imparfaite, on voyait que ces boucles avaient été fabriquées à la main, avec grand soin, bien des années auparavant. Peut-être même des siècles.

– Je me suis dit qu'elles iraient à merveille avec ta robe pour la première, expliqua Rose, appuyée contre le bureau, tandis qu'Etta les examinait.

Elle ne parvenait pas à déterminer ce qui l'étonnait le plus : la beauté de ces bijoux, ou le fait que, pour la première fois, sa mère semblait porter un intérêt sincère à l'événement, autrement qu'en se souciant de savoir s'il s'intégrerait dans son emploi du temps.

Sa première en tant que soliste n'aurait lieu que dans un peu plus d'un mois, mais Etta et Alice, son professeur de violon, avaient déjà ouvert ensemble la chasse aux tissus et dentelles dans Garment District¹, quelques jours après avoir appris qu'Etta jouerait le *Concerto pour violon* de Mendelssohn au Avery Fisher Hall avec l'Orchestre philharmonique de New York. Etta avait esquissé des croquis puis travaillé avec une couturière pour créer elle-même sa robe. Ses épaules seraient couvertes d'une dentelle dorée, dont les motifs représentaient des fleurs et un somptueux feuillage descendant habilement sur le corsage en mousseline de soie. C'était la robe parfaite pour la parfaite première du « Secret le mieux gardé dans le domaine de la musique classique ».

Etta en avait assez de cette appellation idiote, qui la poursuivait depuis des mois après que le *Times* eut publié un article sur son premier prix au Concours international Tchaïkovski de Moscou. Cela ne faisait que mettre en avant la seule chose qu'elle n'avait pas.

1. (Toutes les notes sont de la traductrice.) Grand quartier de la mode à New York abritant de nombreux magasins, entrepôts et ateliers de confection de vêtements.

Sa première en tant que soliste avec orchestre se préparait depuis au moins trois ans, mais Alice avait fermement refusé de contracter des engagements en son nom. Alors toute jeune fille, pétrifiée par un trac contre lequel elle devait lutter de tout son être durant ses premiers concours, Etta s'en était montrée reconnaissante. Elle avait fini par vaincre sa peur, mais les années s'étaient écoulées : elle allait désormais sur ses dix-huit ans. Peu à peu, de jeunes musiciens qu'elle surpassait largement se lançaient dans leurs premiers concerts, dans leur pays comme à l'étranger, la dépassant ainsi dans la course qu'elle menait depuis des lustres. Le fait que ses idoles aient débuté bien avant elle finit par l'obséder : Midori avait onze ans, Hilary Hahn douze, Anne-Sophie Mutter treize, Joshua Bell quatorze.

Alice avait qualifié la performance de ce soir-là au Metropolitan Museum de « première tranquille » pour mettre ses nerfs à l'épreuve. Pourtant, l'événement s'apparentait plus à un dos-d'âne sur la route qui la mènerait à une véritable montagne, celle qu'elle voulait passer sa vie à escalader.

Sa mère n'avait jamais essayé de la dissuader de jouer pour donner la priorité à ses études, et la soutenait à sa manière, avec sa réserve habituelle. Cela aurait dû lui suffire, mais Etta travaillait toujours plus dur pour récolter les éloges de Rose, attirer son attention. Elle se battait pour l'obtenir, dans une lutte qui l'avait frustrée à maintes reprises.

« Cela ne l'intéressera jamais, même si tu te tues à la tâche pour être la meilleure. D'ailleurs, joues-tu dans l'espoir qu'un jour elle se décide à t'écouter, ou pour ton propre plaisir ? » Pierce, son meilleur-ami-devenu-son-petit-ami, lui avait crié ces paroles quand elle avait rompu définitivement avec lui afin d'avoir plus de temps pour travailler. Malgré tout, le doute l'avait rongée les six mois suivants, jusqu'à ce qu'elle ose elle aussi se poser cette question.

Elle observa de nouveau les boucles d'oreilles. N'était-ce pas la preuve que sa mère se souciait d'elle ? Qu'elle soutenait réellement ses rêves ?

– Puis-je les porter aussi ce soir ? s’enquit-elle.

– Bien sûr, répondit Rose. Elles t’appartiennent, désormais. Tu les mettras quand tu voudras.

– À qui les as-tu volées ? plaisanta Etta en les accrochant.

Elle ne voyait pas à quel moment, au cours de ses quarante-quatre ans d’existence, sa mère aurait pu se permettre une telle dépense. En avait-elle hérité ? Était-ce un cadeau ?

Rose se raidit, ses épaules s’enroulant comme les bords des vieux parchemins qu’elle étalait sur son bureau. Etta attendit un éclat de rire qui ne viendrait jamais, un regard dur qui sanctionnerait sa stupide tentative d’humour. Il n’en fut rien. Le silence qui s’était installé entre elles se prolongea, au point d’en devenir douloureux.

– Maman... commença Etta, sentant monter en elle une furieuse envie de pleurer, comme si elle avait gâché l’instant. Je plaisantais.

– Je sais. (Sa mère releva la tête.) Tu touches un point sensible. Ça fait des années que je n’ai plus à vivre de la manière dont j’ai vécu, mais le regard des autres... Je veux que tu saches que, de toute ma vie, je n’ai jamais rien volé. Même dans les pires moments, même quand je désirais quelque chose plus que tout. Un jour, on a essayé de me tromper, et je me souviendrai toujours de ce que j’ai ressenti alors. J’ai failli perdre un objet ayant appartenu à ton arrière-grand-père.

Une colère sourde émanait de ses paroles. Etta constata avec surprise que battre en retraite ne fut pas son premier réflexe. Rose évoquait si rarement sa famille – elle parlait encore moins du père d’Etta, donc autant dire pratiquement jamais – qu’elle profita de l’occasion, dans l’espoir d’en apprendre plus.

– Était-ce ton père adoptif ? demanda-t-elle. Celui qui a essayé de te voler ?

Sa mère afficha un petit sourire dénué d’humour.

– Gagné.

Elle avait perdu ses parents dans un terrible accident de voiture, à Noël. Son grand-père, devenu son tuteur, s'était éteint un peu plus d'un an après. Quant à sa famille d'accueil... Le père n'avait jamais levé la main sur elle, mais, d'après les quelques histoires qu'Etta avait entendues à son sujet, il avait régi la vie de Rose avec un tel despotisme qu'elle avait eu le choix entre rester et suffoquer, ou s'enfuir et prendre le risque de se retrouver livrée à elle-même.

– Qu'est-ce que c'était ? l'interrogea Etta, sachant qu'elle tirait sur la corde.

– Oh, un vieil objet de famille dont j'avais hérité. En réalité, je le gardais pour une seule raison : je savais qu'en le revendant, je pourrais me payer un billet pour quitter Londres et m'éloigner de ma famille adoptive. J'avais conscience que ton arrière-grand-père me l'avait légué pour que je puisse décider de mon avenir. Je n'ai jamais regretté d'avoir vendu cette vieille babiole, car c'est grâce à cela que j'ai pu venir ici. Je veux que tu gardes à l'esprit que ce sont nos choix qui importent, au final. Pas les souhaits, ni les mots, ni les promesses.

Etta avança et recula la tête pour contempler les boucles d'oreilles dans le miroir.

– Je les ai achetées quand j'avais à peu près ton âge à une vendeuse sur un vieux marché – un souk – à Damas. Elle s'appelait Samarah, et elle m'a convaincue de les prendre quand je lui ai dit que c'était mon dernier voyage, que j'allais enfin retourner à l'école. Pendant très longtemps, je les ai considérées comme le symbole de la fin de mon périple, mais aujourd'hui je pense qu'elles ont toujours représenté le début du tien. (Rose se pencha et l'embrassa sur la joue.) Tu vas faire des merveilles, ce soir. Je suis si fière de toi.

Etta sentit les larmes lui brûler les yeux. Était-il possible de capturer un instant ? Toute sa déception et son amertume s'envolèrent alors qu'une vague de bonheur déferlait dans ses veines.

Des coups furent frappés à la porte avant qu’Alice utilise sa clé et annonce son arrivée en lançant un joyeux « Bonjour ! ».

– Vas-y, dit Rose en balayant une peluche sur l’épaule d’Etta. J’ai besoin de quelques minutes pour me changer. Je te retrouve là-bas.

Etta se leva, la gorge encore nouée. Elle aurait étreint sa mère si celle-ci ne s’était pas écartée, mains jointes dans le dos.

– On se voit tout à l’heure ? demanda Etta à sa mère.

– J’arrive, promis.

Une boule de feu jaillit à travers les notes. Le souffle court, Etta la sentit imprégner sa peau et rayonner jusque dans la moelle de ses os quand Alice et elle se faufilèrent dans l’auditorium encore désert.

Ce violoniste... Etta regarda le programme qu’elle avait récupéré. Evan Parker. Elle l’avait entendu jouer lors de concours. Il fallait reconnaître qu’il se débrouillait bien. Il était même plutôt bon.

Mais, songea-t-elle, envahie d’un sentiment de satisfaction, pas aussi bon que moi.

Et loin de l’être assez pour interpréter la chaconne de la *Partita n° 2 en ré mineur* de Bach.

Les lumières se tamisèrent puis balayèrent la scène de couleurs vives par intermittence tandis que les techniciens effectuaient les réglages de dernière minute correspondant au ton du morceau. Au centre, ses cheveux noirs luisant, Evan entama la chaconne comme s’il voulait mettre le feu à son violon, sans se préoccuper de qui que ce soit. Etta connaissait cette sensation. Elle avait douté de bien des choses dans sa vie, mais de son talent, jamais, ni de son amour pour le violon.

Aucun des musiciens n’avait choisi le morceau qu’il interpréterait lors du concert de charité donné ce soir-là. Il leur avait été

assigné par le conseil des directeurs du musée. Que la chaconne revienne à Evan piquait Etta d'une amère jalousie. Tout le monde, elle incluse, considérait cette pièce de violon comme l'une des plus difficiles à maîtriser : un thème unique repris des dizaines de fois, sous forme de variations aussi complexes qu'étourdissantes. Puissant au plan émotionnel, proche de la perfection au plan structurel. Du moins, quand c'était elle qui l'interprétait. C'était elle qui aurait dû l'interpréter.

Son morceau, le largo de la *Sonate n° 3*, était le dernier joué par les violons. Une pièce d'une vibrante douceur, dont le rythme invitait à la méditation. Pas la plus difficile ni la plus complexe des compositions de Bach, ni même la plus brillante dans ses colorations, mais, comme l'avait maintes fois répété Alice, avec Bach, tricher était impossible. Chacune de ses compositions exigeait de l'interprète qu'il donne le meilleur de son jeu et de sa concentration. Elle le jouerait à la perfection, après quoi elle focaliserait toute son attention sur sa première.

Pas sur sa mère.

Pas sur le fait qu'elle n'avait plus personne à qui téléphoner ou envoyer de textos.

Pas sur le fait qu'une seule soirée pouvait conditionner tout son avenir.

– Tu aurais été merveilleuse sur la chaconne, l'encouragea Alice alors qu'elles se dirigeaient vers les coulisses pour rejoindre la loge, mais ce soir, le largo est à toi. N'oublie pas : ce n'est pas un concours.

Alice affichait cet air magique qui donnait l'impression qu'elle était chez elle, devant un feu de cheminée, enveloppée d'une grande courtepointe en patchwork, chantant des comptines à d'adorables créatures de la forêt. Sur les vieilles photos, ses cheveux, alors d'un roux flamboyant, lui arrivaient au milieu du dos. Désormais, ils étaient coupés au carré et blancs comme neige. Ses

quatre-vingt-treize ans n'avaient en rien diminué sa chaleur et son intelligence. Toutefois, même si son esprit était toujours aussi vif et son sens de l'humour deux fois plus aiguisé, Etta prit soin de l'aider à monter l'escalier, mais aussi de ne pas serrer trop fort son bras frêle tandis qu'un des responsables de l'événement les menait à la loge.

– N'oublie pas non plus, souffla Alice avec un large sourire, que tu es mon élève, et que tu es donc par défaut la meilleure. Si tu as envie de le prouver, je ne t'en empêche pas.

Etta ne put se retenir de rire. Elle entourra les épaules de son professeur et constata avec reconnaissance que son étreinte lui fut rendue au centuple. Plus jeune, quand elle commençait à concourir, elle était incapable de monter sur scène tant qu'Alice ne l'avait pas serrée trois fois dans ses bras et n'avait déposé un baiser sur son front pour lui porter chance. Grâce à ce rituel, elle se sentait en sécurité, comme si on passait sur ses épaules une chaude couverture dans laquelle, au besoin, elle pouvait disparaître.

J'ai Alice.

Si elle n'avait personne d'autre, elle avait Alice, qui croyait en elle, même lorsqu'elle jouait comme un pied. Elle se félicitait que, des deux Britanniques qui occupaient une place importante dans sa vie, l'une d'elles se sente concernée et capable d'un amour inconditionnel.

Alice s'écarta et lui caressa la joue.

– Tout va bien, trésor ? Tu ne vas pas reculer, n'est-ce pas ?

– Non ! (Elle n'avait aucun prétexte à lui donner pour annuler sa première.) J'ai juste un peu le trac, comme d'habitude.

Alice plissa les yeux, le regard fixé par-dessus l'épaule d'Etta. Cette dernière allait se retourner pour voir ce qui se passait quand son professeur, les sourcils froncés et l'air songeur, effleura l'une de ses boucles d'oreilles.

– C'est ta mère qui te les a données ?

Etta acquiesça :

– Oui. Elles te plaisent ?

– Elles sont... (Alice parut chercher ses mots et laissa retomber sa main.) Très belles. Mais loin d'être aussi belles que toi, mon poussin.

Etta leva les yeux au ciel et rit.

– Il faut que... Je crois que j'ai un coup de fil à passer, articula Alice avec lenteur. Ça ne t'ennuie pas de commencer à t'échauffer seule ?

– Pas de problème, répondit Etta, surprise. Est-ce que tout va bien ?

Alice agita la main.

– Oh, oui. Si je ne suis pas de retour dans quelques minutes, assure-toi qu'ils te laissent tester la scène. Tu en auras besoin, puisque tu n'as pas pu assister à la répétition générale. Et le strad... Lequel te donnent-ils ? Redis-moi...

– L'*Antonius*, répliqua joyeusement Etta.

C'était l'un des strads provenant de la collection du musée, et le tout premier sur lequel elle aurait le droit de jouer.

– Ah, l'enfant gâtée. Ça va te demander un peu de travail pour arriver à obtenir de lui un bon comportement, prévint Alice. Je me moque bien de ce qu'en pense ta mère, qui dit qu'il faut les conserver pour l'avenir. Retenir en otages des instruments incroyables derrière une vitrine ! Tu sais que...

– ... plus tu imposes le silence à un violon, plus il est difficile pour lui de retrouver sa véritable voix, récita Etta, qui avait déjà entendu cet argument des centaines de fois.

Les strads – ou stradivarius : des instruments créés par la famille Stradivari, originaire du nord de l'Italie, à la fin du xvii^e, début du xviii^e siècle. Des instruments légendaires pour la puissance et la beauté de leur sonorité. Leurs propriétaires n'en parlaient pas comme de simples objets, mais comme d'êtres humains : des amis

caractériels, dont les humeurs n'étaient jamais tout à fait matées, quel que soit le degré de virtuosité de celui qui en jouait.

Même si Etta aimait beaucoup son propre violon – une copie de Vuillaume du stradivarius *Messie*, héritée d'Alice –, il n'était que cela : une copie. Chaque fois qu'elle s'imaginait toucher un original, elle avait l'impression que des étincelles allaient jaillir de ses doigts.

– Je reviens tout de suite, mon poussin, murmura Alice en l'effleurant d'un doigt sous le menton.

Etta s'assura que la vieille dame soit arrivée entière au pied de l'escalier avant de se retourner pour avancer dans l'obscurité, les yeux plissés.

– Ah, te voilà !

Etta fit volte-face. Gail, l'une des organisatrices du concert, se tortillait sur la scène autant que le permettait sa longue robe noire moulante.

– Les autres sont en coulisse, dans la loge. Tu as tout ce qu'il te faut ? On les fait passer un par un pour l'échauffement, dans l'ordre, mais je vais te présenter à tout le monde. (Elle regarda autour d'elle et, pendant une seconde, afficha un air déçu.) Ton professeur n'est pas là ? Mince, moi qui espérais faire sa connaissance !

Autrefois, Alice et feu son époux Oskar étaient tous deux des violonistes de renommée internationale. Ils avaient pris leur retraite à New York quand Oskar était tombé malade. Il était décédé seulement un an après qu'Etta eut commencé à prendre des cours avec Alice, mais, malgré ses cinq ans, elle avait cerné la personne drôle et chaleureuse qu'il était. Alice n'avait pas joué en tant que professionnelle depuis des années – elle n'en avait pas eu le courage après la mort d'Oskar ; cependant, certains cercles la vénéraient encore pour sa première, à couper le souffle, donnée au Vatican.

– Elle va revenir, promet Etta alors qu’elles se dirigeaient vers la loge. Vous allez me présenter à tout le monde ? Désolée de n’avoir pas pu participer à la répétition générale.

– Evan n’était pas là non plus. Tu verras, ça va bien se passer. On va t’aider à t’installer.

La porte de la loge était ouverte. Etta se heurta à un flot de bavardages ponctués d’aigus dus à l’excitation. Lorsqu’elle entra, les autres violonistes la détaillèrent avec une curiosité manifeste.

Ils se demandent ce que tu fais là. Elle fit taire cette voix et les observa tandis que Gail les nommait tour à tour. Etta reconnut deux des trois hommes présents, proches de la retraite. Evan, bien entendu, se trouvait encore sur scène. Les organisateurs avaient établi la parité avec trois femmes : une plus âgée, elle-même, et une autre jeune fille qui semblait avoir l’âge d’Etta. Gail la présenta simplement par son prénom, Sophia, comme si un nom de famille n’était pas nécessaire.

Sophia avait ramené en arrière ses cheveux foncés, presque noirs, et les avait entortillés à l’ancienne. Elle portait un chemisier blanc tout simple et une longue jupe sombre qui lui arrivait aux chevilles. Pourtant, cette tenue n’était pas aussi sévère que l’expression affichée sur son visage rond quand elle surprit Etta en train de l’examiner, fouillant sa mémoire pour savoir si elles s’étaient croisées lors d’un concours.

– Monsieur Frankwright, c’est à vous ! lança Gail quand Evan apparut et se présenta lui aussi.

L’un des deux hommes se leva. On lui tendit un magnifique strad, puis il sortit.

Personne ne semblait d’humeur à discuter, ce qui convenait à Etta. Elle mit ses écouteurs pour entendre une fois le largo dans son intégralité. Les yeux fermés, elle se concentra sur chaque note. Soudain, sa pochette glissa de ses genoux : le gloss, la poudre, le miroir et l’argent liquide qu’elle y avait fourrés s’éparpillèrent

sur le carrelage. Evan et l'autre homme l'aidèrent à ramasser ses affaires en riant discrètement.

– Pardon, pardon, marmonna-t-elle.

Lorsqu'elle eut tout rangé, elle découvrit dans sa pochette une petite enveloppe couleur crème.

C'est impossible, songea-t-elle. Incroyable... Sa mère n'avait pas fait ça depuis des années ! Son cœur bondit de joie lorsqu'elle déchira l'enveloppe et la secoua pour en voir le contenu. Il y avait deux feuilles de papier. L'une était une lettre sans queue ni tête qu'on aurait cru, au premier abord, remplie de bavardages au sujet de la météo, du musée, de l'appartement. L'autre feuille, d'un format plus petit, était découpée en forme de cœur en son centre. Si on le superposait à la première, un message apparaissait. Grâce au cœur, le discours inepte et décousu devenait une simple phrase : *Je t'aime et je suis très fière de qui tu es et de ce que tu feras.*

Sa mère avait coutume de laisser à Etta des mots comme celui-ci chaque fois qu'elle partait en déplacement, quand Etta allait habiter chez Alice. De petits témoignages d'amour, glissés dans son sac pour la nuit, ou dans son étui à violon. Toutefois, plus elle contemplait la lettre, plus l'élan de joie qu'elle avait ressenti s'atténuait. Tout bien pesé, sa mère n'était pas une sentimentale. Les boucles d'oreilles s'ajoutant à cela, Etta ne savait guère qu'en penser. Rose essayait-elle de se rapprocher de sa fille, après l'avoir tenue à distance ?

Etta vérifia son téléphone. Plus qu'une demi-heure avant le concert.

Pas de textos. Pas d'appels manqués.

Rien d'étonnant.

Mais aussi... toujours pas d'Alice.

Elle se leva, posa sa pochette sur la chaise et quitta la pièce pour voir si tout allait bien. Un peu plus tôt, son professeur lui avait semblé presque confuse, ou du moins déstabilisée. Il était

tout à fait possible qu'elle se soit laissé happer dans une conversation, ou qu'elle ait du mal à joindre la personne qu'elle voulait appeler. Pourtant, incapable de se raisonner, Etta frissonna d'appréhension.

L'auditorium était désert, à l'exception des placeurs à qui un responsable de l'événement donnait des consignes pour la soirée. Etta remonta l'allée aussi vite que possible avec ses chaussures à talons, saisissant au passage les dernières notes du violoniste qui se trouvait sur scène. Ce serait bientôt son tour.

Alice n'était pas dans le hall, son portable collé à l'oreille. Ni sa mère, d'ailleurs. Elles ne s'attardaient pas non plus dans l'entrée du musée, ni dans le Grand Hall, et, lorsque Etta sortit sur les marches, à l'extérieur, elle ne trouva que des pigeons, des flaques d'eau et des touristes. Ce qui laissait une possibilité.

Elle rebroussa chemin pour rejoindre la collection de tableaux européens et entra en collision avec quelqu'un, manquant de les faire tomber tous les deux.

– Oh ! Excusez-moi ! hoqueta Etta tandis que l'inconnu la stabilisait.

– Vous êtes pressée, on dirait ! Est-ce que vous... ?

L'homme baissa les yeux sur elle à travers ses lunettes cerclées d'argent, les lèvres entrouvertes sous le coup de la surprise. Il était proche de l'âge mûr, ou l'avait déjà atteint, à en juger les mèches grises qui striaient ses cheveux noir de jais. Au premier coup d'œil, Etta sut qu'elle avait failli renverser l'un des donateurs du musée. Tout dans son apparence était soigné, comme en témoignait la rose rouge foncé épinglée au revers de son smoking impeccable.

– Je ne regardais pas où j'allais, se justifia-t-elle. Je suis vraiment désolée...

Il se contenta de la dévisager.

– Bon, j'espère que vous allez bien, bredouilla-t-elle. Encore toutes mes excuses...

– Attendez! lança-t-il dans son dos. Comment vous appelez-vous?

Etta gravit les marches au pas de course, ses talons hauts claquant sur le marbre. Elle traversa les expositions, adressant un signe de la main aux agents de sécurité et aux conservateurs, puis se dirigea vers l’ascenseur par lequel elle rejoindrait l’aile de la conservation. Sa mère avait dû passer à son bureau, ou peut-être y avait-elle fait venir Alice pour la voir en privé.

L’aile était déserte à l’exception de George, un agent de sécurité, qui la salua d’un signe de tête lorsqu’elle passa devant lui et continua à marcher dans le couloir.

– Votre mère est dans son bureau, l’informa George. Elle est arrivée il y a quelques minutes, suivie de près par une dame très remontée.

– Merci, s’empressa-t-elle de répondre.

– N’avez-vous pas un concert, ce soir? lança-t-il. Bonne chance!

Le concert, la pratique, l’échauffement...

– ... pas écoutée depuis des années!

Elle faillit ne pas reconnaître la voix d’Alice, tant il y avait de colère. Alice haussait rarement le ton. Étouffés derrière la porte close, les mots étaient cependant prononcés avec suffisamment de véhémence pour être entendus depuis le couloir et parvenir jusqu’à elle.

– Tu n’as pas le droit de passer ce coup de téléphone, Alice, répliqua sa mère d’un ton beaucoup plus posé. (Etta sentit ses genoux faiblir alors qu’elle plaquait l’oreille contre la porte du bureau.) Je suis sa mère et, contrairement à ce que tu penses, je sais ce qui est le mieux pour mon enfant. C’est son moment, tu le sais. Tu ne peux pas la détourner de son chemin, pas sans conséquence!

– Au diable les conséquences! Et toi aussi, va au diable, pour penser en priorité à eux et non à elle. Elle n’est pas prête pour ça. Elle n’a pas reçu la bonne formation, et rien ne nous garantit que ça se présentera bien pour elle!

Pas prête pour ça. Les paroles d’Alice frappèrent de plein fouet Etta. Pas prête pour quoi ? La première ?

– Je t’aime plus que tout, tu le sais, reprit Rose. Je ne te remercierai jamais assez pour tout ce que tu as fait pour nous deux, mais arrête de te battre contre moi. Tu ne comprends pas, et de toute évidence tu ne connais pas Etta si tu la sous-estimes. Elle y arrivera.

Entre les battements affolés de son cœur et le choc qui l’engourdissait, Etta dut se repasser la conversation encore et encore avant de comprendre que sa mère, en réalité, la défendait, et que c’était Alice qui avait des doutes.

Elle va annuler la première.

– De toute évidence, tu ne l’aimes pas comme moi je l’aime, puisque tu sembles tout à fait prête à la jeter en pâture à une meute de loups !

Alice va annuler la première.

Ce pour quoi elle avait quitté l’école.

Ce pour quoi elle avait quitté Pierce.

Ce pour quoi elle s’était exercée six heures par jour.

Etta ouvrit d’un coup la porte, surprenant suffisamment Rose et Alice pour interrompre la guerre de regards noirs à laquelle elles se livraient de part et d’autre du bureau.

– Etta... commença Rose en se levant d’un bond. Ne devrais-tu pas être à l’auditorium ?

– Je n’en sais rien, répondit Etta d’une voix rendue ténue par la colère, les yeux rivés sur Alice. Devrais-je y être, ou devrais-je plutôt rentrer ? Est-ce que ça aussi, c’est trop pour moi ?

Alice tendit une main vers elle pour l’inciter à entrer dans le bureau, afin de piéger Etta dans une étreinte rassurante. Comme si elle était redevenue enfant, et qu’elle avait besoin d’être calmée.

Le regard sévère, scrutateur, qu’Alice posa sur elle déclencha aussitôt la panique en elle. Elle le connaissait bien. Elle savait exactement à quoi son professeur pensait.

– Je crois, mon poussin, que nous devrions toutes rentrer. (Alice se tourna pour s’adresser à Rose, qui semblait égale à elle-même.) Nous finirons notre discussion là-bas, toutes les trois.

Etta sentit son cœur protester, son pouls bourdonner dans ses oreilles. Son sang se mit à bouillonner dans ses veines.

– J’ai tout abandonné pour ça... Tout ! Et tu veux que je m’en aille ? Tu veux que j’annule, que je reporte une fois de plus ? souffla-t-elle pour empêcher la douleur de la transpercer. Tu crois que je ne suis pas assez bonne, c’est ça ?

– Mais non, mon poussin, pas du tout...

– Ne m’appelle pas comme ça ! fulmina Etta en reculant vers la sortie. Te rends-tu compte que je n’ai même plus un seul ami ? C’est toi qui m’as dit que je devais me concentrer si je voulais faire ma première. J’ai tout abandonné ! Je n’ai plus rien d’autre !

Sa mère jeta un coup d’œil inquiet à Alice.

– Ma chérie, ce n’est pas vrai...

Alice tendit de nouveau la main vers elle, mais Etta n’était pas prête à céder. Elle ne voulait pas même lui accorder un regard, et encore moins la laisser se justifier.

– Etta... Henrietta, insista Alice, mais Etta n’écoutait plus, ne se souciait plus de ce que l’une et l’autre avaient à dire.

– Je vais jouer, trancha-t-elle. Ce soir, et à la première. Je me fiche de ce que tu penses, que tu croies en moi ou pas. Moi, je crois en moi, et rien au monde ne m’empêchera de jouer.

Alice l’interpella, mais Etta fit volte-face pour redescendre dans le hall d’un pas furieux, la tête haute. Plus tard, elle aurait le temps de réfléchir aux mille et une façons dont elle avait pu blesser la femme qui l’avait pratiquement élevée. Mais, à cet instant, elle voulait sentir la chaleur des projecteurs sur sa peau. Libérer le feu qui dévorait sa cage thoracique. Faire travailler ses muscles, son archet, le violon, jusqu’à ce qu’elle soit réduite en braises, en cendres, et que le reste du monde se consume derrière elle.

Il y avait toujours un moment, juste avant qu'elle pose son archet sur les cordes, où tout semblait se cristalliser. Naguère, elle vivait pour cette seconde où se produisait le déclic de sa concentration, où le monde entier et tous ses occupants disparaissaient. Le poids du violon calé contre sa clavicule. La chaleur des spots bordant la scène, dont l'éclat l'empêchait de distinguer quoi que ce soit au-delà.

Ce n'était pas un de ces moments.

Une Gail troublée, en proie à la panique, était venue à sa rencontre dans le hall et l'avait entraînée dans les coulisses alors que les invités commençaient à entrer dans l'auditorium.

– Vous aviez dit que j'aurais le temps de m'échauffer, non ? protesta Etta en manquant de trébucher tandis qu'elles montaient l'escalier.

– Oui, il y a vingt minutes ! rétorqua Gail, mâchoires serrées. Tu vas pouvoir te lancer directement ? Sinon, chauffe-toi dans la loge.

À cette idée, ses entrailles se nouèrent, mais elle hocha la tête. Elle allait bientôt passer professionnelle. Elle devait se montrer capable de s'adapter à tout changement de dernière minute. Quelle importance de n'avoir jamais joué sur cette scène ? Elle avait interprété le largo des centaines de fois. Elle n'avait pas besoin d'avoir Alice auprès d'elle, attendant de lui faire son compte-rendu. Elle lui prouverait qu'elle pouvait y arriver.

– Ça ira.

Michelle, la conservatrice responsable de l'*Antonius*, vint les retrouver dans la loge. Etta se surprit à retenir son souffle quand l'instrument fut sorti de son étui et posé délicatement entre ses mains. Avec le soin qu'elle aurait mis à manipuler un poussin à peine sorti de l'œuf, Etta enroula les doigts autour du long manche gracieux et accepta avec plaisir la responsabilité qu'on lui confiait.

Sans se soucier du regard de Sophia, la fille aux cheveux noirs qui l'observait dans un coin, Etta posa l'archet sur les cordes du

violon et les fit vibrer. Le son qu'elle produisit, chaleureux et doré, reflétait le bois de l'instrument. Son angoisse noyée par l'excitation, elle laissa échapper un petit rire. Son violon était magnifique, mais celui-là était royal. Elle fut sur le point de fondre en entendant la qualité de chacune des notes qu'elle en tirait.

« Elle n'est pas prête pour ça. Elle n'a pas reçu la bonne formation, et rien ne nous garantit que ça se présentera bien pour elle... »

Etta ferma les yeux et serra les dents pour lutter contre les larmes brûlantes qui montaient. De quel droit avait-elle hurlé de la sorte après Alice ? Comment avait-elle osé bafouer son avis, alors que le monde entier avait chanté ses louanges, et qu'elle avait formé des dizaines de violonistes professionnels ?

Une petite tempête où se mêlaient rage, culpabilité et frustration se forma au creux de son ventre, la retournant complètement.

Que lui avait dit Pierce ? *« Chez toi, la musique passera toujours avant tout. Même avant moi. Même avant toi-même. »*

Etta n'avait rien eu à lui répondre : elle avait préféré rompre. L'amour qu'il lui inspirait continuait de lui serrer le cœur, ne fût-ce que par nostalgie. Le léger vertige qui la saisissait quand elle faisait le mur la nuit pour le voir lui manquait. La témérité qu'elle avait ressentie en s'écartant des règles qu'elle s'imposait lui avait paru merveilleuse.

Mais, un an après qu'ils furent devenus plus que des amis, elle avait fini deuxième à un concours où tout le monde – elle aussi – pensait qu'elle gagnerait. Tout à coup, aller au cinéma, au concert, passer du temps chez lui, l'attendre à la sortie du lycée... Ce fut pour elle autant d'heures perdues. Elle commença à les rattraper, se demandant si Alice avancerait la date de sa première avec orchestre si elle consacrait ces précieuses minutes à travailler. Elle s'adonna davantage à la musique, et s'éloigna de Pierce.

Elle s'était écartée de lui, comme de tout le reste sauf du violon, pensant qu'ils pouvaient reprendre la relation qu'ils avaient entretenue pendant des années en tant qu'amis et élèves d'Alice. La seule façon de surmonter cette rupture était de se concentrer, de ne pas songer au fait que personne ne l'appelait ni ne lui envoyait de textos, qu'elle avait chassé son unique ami.

Quelques semaines plus tard, elle était tombée sur Pierce à Central Park. Il embrassait une fille de son lycée. Etta avait rebroussé chemin, d'abord en marchant, puis en courant. Cette vision l'avait tellement coupée en deux qu'elle avait gardé les yeux baissés, comme s'attendant à voir ses tripes se répandre à ses pieds. Toutefois, au lieu de fondre en larmes, elle était rentrée chez elle et s'était exercée pendant six heures d'affilée.

Et voilà que même Alice ne croyait plus en elle.

Elle aurait dû demander à Gail qu'on lui accorde une minute, une seconde, pour retrouver ses esprits. Au lieu de quoi, la femme apparut en jacassant dans son casque audio. Etta se retrouva à la suivre et traversa la lumière bleue diffuse qui inondait la scène. Les applaudissements roulèrent sur elle comme une vague morne.

Ne le lâche pas, ne le lâche pas, ne le lâche pas...

Etta trouva sa place et prit le temps d'examiner son violon. Elle le retourna entre ses mains, caressa ses courbes d'un doigt léger. Sous les feux de la rampe, elle souhaitait que tout ce qui la perturbait s'arrête, que les bulles d'excitation et d'incrédulité se figent, que le poids et la forme de l'instrument entre ses mains se gravent dans sa mémoire.

L'auditorium Grace Rainey Rogers du Metropolitan Museum of Art n'était pas le lieu le plus grandiose dans lequel Etta eût joué. Il n'était même pas classé dans le top dix. Mais il était gérable, et surtout il serait à elle pendant quelques minutes : sept cents visages, tous dissimulés dans l'ombre, tandis que les projecteurs, suspendus, baignaient la scène d'un bleu ondoyant qui lui rappela l'océan battu par les vents.

Tu as ça.

Les applaudissements s'éteignirent. Quelqu'un toussa. Une sonnerie de texto tinta. Au lieu de se laisser happer par ce calme ambiant, dans une profonde concentration, Etta eut l'impression de rester en surface.

Contente-toi de jouer.

Elle plongea dans le largo, marquant une pause juste pour respirer. Sept cents spectateurs qui avaient les yeux rivés sur elle. Deux mesures, trois mesures...

Cela la prit peu à peu et infiltra insidieusement sa conscience. Sa concentration tint le coup, mais seulement quelques secondes de plus. Le bruit de fond qui avait commencé comme un murmure, un grondement statique parasitant la musique, explosa en un sifflement insoutenable semblable à celui d'un micro mal réglé. De vrais hurlements.

Etta buta sur les notes suivantes et, fébrile, chercha du regard la cabine des techniciens pour savoir si elle devait s'arrêter ou continuer. Le public ne bougeait pas, tous les yeux levés vers elle, comme si personne n'entendait rien...

Ce n'était pas un bruit d'origine humaine. Pas un son qu'on pouvait produire sans ravager un instrument.

Est-ce que j'arrête? Est-ce que je recommence?

Elle se trompa de corde et rata les trois notes suivantes. Son angoisse monta en flèche. Pourquoi personne ne faisait rien pour faire cesser ce bruit, ce sifflement qui ressemblait à un cri? Il lui vrillait les tympans, sapait sa concentration, infligeait des spasmes à tout son corps. La nausée forma des perles de sueur sur sa lèvre supérieure... C'était comme si on lui enfonçait un couteau à l'arrière du crâne.

L'air vibra autour d'elle.

Arrêtez, pensa-t-elle, au désespoir. Faites que ça s'arrête...

Je fais n'importe quoi...

Alice avait raison...

Etta ne réalisa pas qu'elle avait cessé de jouer jusqu'à ce que Gail, le teint livide et les yeux écarquillés, apparaisse au bord de la scène. La main pressée sur le visage, Etta essaya de reprendre son souffle, luttant contre la sensation d'avoir les poumons comprimés. Impossible de regarder le public, ou de chercher Alice et sa mère, qui, horrifiées, avaient dû assister à cette catastrophe.

Une vague d'humiliation la submergea. Pour la première fois en presque quinze ans depuis qu'Etta avait commencé à jouer, elle fit volte-face et quitta la scène en courant. Chassée par le sifflement qui l'avait déstabilisée en premier lieu.

– Que se passe-t-il ? demanda Gail. Etta, est-ce que ça va ?

– Le larsen, marmonna-t-elle, presque incapable de s'entendre elle-même, le micro...

Michelle, la conservatrice, lui prit habilement l'*Antonius* des mains avant qu'elle ne le lâche.

– Il n'y a pas de larsen, s'étonna Gail. Je vais aller te chercher un verre d'eau. On va te trouver un endroit où t'asseoir...

Ce n'est pas normal. Etta regarda autour d'elle, scrutant les visages des autres violonistes. Eux aussi avaient dû l'entendre...

Mais, de toute évidence, ce n'était pas le cas. Le larsen et ses battements de cœur s'opposaient au silence des violonistes qui l'observaient, inexpressifs.

Je ne suis pas folle, je ne suis pas folle...

Etta recula d'un pas. Elle se sentait piégée entre leur pitié et le mur de bruit qui, par vagues, la frappait dans le dos. La panique fit monter une bile brûlante dans sa gorge.

– Allez-y ! dit Gail d'un ton agité à l'un des deux hommes mûrs. Allez sur scène !

– Je prends le relais.

Sophia, la fille aux cheveux noirs, sortit de la loge et saisit Etta par le bras. Etta se rendit compte de son état de faiblesse seule-

ment quand Gail eut ôté le bras qu'elle avait passé autour d'elle, et qu'elle se vit contrainte de s'appuyer sur une inconnue faisant une bonne tête de moins qu'elle.

– Je... je vais bien... balbutia-t-elle en chancelant.

– Non, rétorqua Sophia. Moi aussi, je l'entends. Viens !

L'explication la plus rationnelle était que, vaincue par le stress, Etta avait craqué, mais... elle n'était pas seule à l'avoir entendu. C'était aussi vivant et réel pour Sophia que ça l'était pour Etta, aussitôt rassurée de savoir qu'elle n'avait pas perdu la tête, qu'elle ne venait pas juste de faire un burn-out à cause du choc dû à la collision entre ses angoisses remontant à l'enfance et les doutes d'Alice à son sujet.

Pendant un instant, elle crut qu'elle allait pleurer de soulagement. Le bruit se déployait comme des couteaux brûlants sous sa peau alors que Sophia la guidait d'une main experte à travers les coulisses sombres, puis vers une porte de service. Celle-ci débouchait directement dans le musée éteint et silencieux, juste à l'entrée de l'aile égyptienne.

Attends une minute, voulait dire Etta, mais sa bouche semblait être en retard sur son esprit. *Où allons-nous ?*

– Ça vient de là-bas, indiqua Sophia en l'entraînant.

Etta avança d'un pas vers l'aile égyptienne. Le son s'intensifia, les oscillations s'accéléchèrent, comme si elle tournait le bouton d'une radio pour trouver la bonne fréquence. Un pas de plus : le sifflement frénétique reprit de plus belle.

Comme si le fait qu'elle y accorde de l'attention l'agitait.

Comme si on voulait que je le trouve.

– C'est quoi, ce truc ? demanda-t-elle d'une voix tremblante. Pourquoi est-ce que personne d'autre ne l'entend ?

– C'est ce que nous allons découvrir... Etta, c'est ça ? Allons-y !

Dans le noir, le musée revêtait une apparence différente, changeante. Sans la foule de visiteurs habituelle, le moindre bruit était

amplifié. Une respiration haletante. Des chaussures qui claquaient. Des courants d'air froid qui s'infiltraient entre ses jambes et ses chevilles.

Où est-ce que tu es ?

Qu'est-ce que tu es ?

Elles marchèrent sous le regard vigilant des pharaons. En journée, aux heures d'ouverture du Met, ces salles étaient baignées d'une lumière dorée, telles les pierres chauffées par le soleil. Désormais, même les murs crème et les portes en calcaire, comme plus profondément enfoncées, étaient plongés dans la pénombre. Les visages peints des sarcophages et les dieux aux têtes d'animaux paraissaient plus austères, plus méprisants, tandis que les jeunes filles suivaient le parcours sinueux entre les objets exposés.

Le temple d'Isis dressé devant elle, éclairé par des spots blancs, se découpait contre une immense verrière. Au-delà, il faisait noir.

Pas ici.

Sophia l'entraîna le long des bassins aux eaux tranquilles. Elles passèrent en courant devant des statues de rois anciens, la porte et le temple, puis traversèrent la petite boutique de souvenirs qui reliait cette partie du musée à l'aile américaine. Il n'y avait ni guide, ni gardien, ni portillon de sécurité. Rien ni personne pour les arrêter.

Rien ni personne pour secourir Etta.

Va retrouver Maman et Alice, songea-t-elle. Rentre à la maison.

Mais elle ne le pouvait pas. Il fallait qu'elle sache. Elle avait besoin... besoin...

Elle eut le tournis et une baisse de tension, jusqu'à se sentir aussi légère que les grains de poussière qui dansaient autour d'elle. C'était comme se retrouver dans un rêve : les salles devenaient floues sur les bords à mesure qu'elle avançait ; les miroirs dorés, les luxueux fauteuils et coffres de bois s'effaçaient. Les ombres jouaient avec les portes, l'invitaient à les franchir, l'incitant à se diriger vers l'un des escaliers de secours. Le bruit devint un mar-

tèlement, un roulement de tambour, un appel de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'Etta ait l'impression que son crâne allait se fendre en deux sous la pression.

Un coup de feu assourdissant claqua au-dessus du sifflement. Surprise, Sophia s'arrêta dans une glissade. Etta sursauta violemment. Elle reprit ses esprits malgré son stress et perçut une terrible odeur de brûlé, une odeur presque chimique.

Elle vit d'abord le filet de sang qui serpentait sur le carrelage vers le bout de ses chaussures.

Puis la tête à la chevelure d'un blanc neigeux.

Un corps recroquevillé.

Engloutie par le sifflement, Etta hurla. Elle bouscula Sophia, décontenancée, pour rejoindre le corps qui gisait sur le sol froid. Secouée d'un haut-le-cœur, un sanglot prisonnier dans sa gorge, elle se laissa tomber à genoux auprès d'Alice.

Qui respire, vivante, qui respire...

Alice posa brièvement sur elle ses yeux pâles, le regard flou.

– ... poussin ?

Du sang jaillit de sa poitrine et se répandit entre les mains d'Etta lorsqu'elle les pressa sur la blessure. Son esprit commença à se fermer dans la panique.

Que s'est-il passé ? Que s'est-il passé ?

– Tout va bien, dit-elle à Alice. On...

– ... vous a tiré dessus ? acheva Sophia en se penchant par-dessus l'épaule d'Etta. (Sa voix tremblait. De peur ?) Mais qui ?...

Un cri leur parvint de l'autre bout de la salle. Trois hommes en smoking – dont celui à lunettes qu'Etta avait heurté dans le Grand Hall –, suivis d'un agent de sécurité, semblaient se diriger vers elles au ralenti. L'éclairage de secours projeté sur eux se refléta sur une paire de lunettes et les fit briller.

– Appelez les secours ! hurla Etta. On a besoin d'aide, s'il vous plaît !

Elle ressentit une légère pression sur la main et vit Alice fermer les yeux.

– ... le vieux... endroits familiers... va-t'en...

Sa respiration se fit irrégulière, puis cessa complètement.

Etta aurait voulu hurler. Des bras lui enserrèrent fermement la taille et la relevèrent. Elle se débattit pour se libérer.

Un massage cardiaque... Alice avait besoin d'aide... Alice était...

– Il faut partir ! cria Sophia à son oreille.

Mais que se passe-t-il ?

La porte qui donnait sur l'escalier, juste derrière elles, s'ouvrit en raclant le sol. Etta sentait ses cheveux détachés se plaquer sur ses joues et son cou couverts de sueur.

Comparé à l'éclairage dans le reste du bâtiment, celui de l'escalier était si vif qu'elle dut lever les mains pour se protéger les yeux.

Le bourdonnement... C'était comme si l'air sur le palier, au-dessus des marches, bougeait, vibrait en rythme avec le bruit. Il ondoyait comme les vagues de chaleur qui émanaient des trottoirs les jours de canicule. Les murs semblaient se pencher vers elle.

– Excuse-moi.

On la poussa en avant. Le monde vola en éclats. Sa vision périphérique se teinta de noir. Les ténèbres s'agrippèrent à elle et l'entraînèrent dans le vide avec une pression écrasante. Etta perdit tous ses repères, toute logique, toute capacité de raisonnement : *Arrêtez, au secours, Maman...* Elle perdit tout. Et disparut.

Etta ne refit pas surface dans la réalité. Elle la prit plutôt de plein fouet.

Des heures, des jours – elle n'en était pas sûre –, une petite éternité plus tard, elle ouvrit les yeux d'un coup. La poitrine comprimée, elle avait du mal à respirer. Quand elle voulut s'asseoir, ses articulations craquèrent. Lorsqu'elle essaya d'écarter les bras et les

jambes, elle se retrouva limitée et heurta dans les ténèbres quelque chose de dur et de rêche.

Du bois, songea-t-elle en reconnaissant l'odeur qui emplissait ses narines. *Du poisson*.

Elle toussa et se força à garder les yeux ouverts. Une pièce exigüe apparut devant elle. Le plancher pencha violemment sur la droite, comme si quelqu'un venait de le soulever d'un côté.

Peu à peu, sa vision s'accoutuma à l'obscurité. Etta remonta les jambes et se redressa de manière à pouvoir s'asseoir. Où était-elle ? Dans une sorte de grand berceau, une couchette fixée au mur.

Le musée... Que se passait-il ?

Il y avait eu une sorte... une sorte de détonation...

Où était le carrelage froid de la cage d'escalier ? Où étaient les alarmes incendie ? Son cœur, remonté dans sa gorge, papillonnait comme un animal paniqué. On aurait dit que ses muscles avaient été sculptés dans le bois. Elle tenta de se frotter les yeux pour les débarrasser d'une sensation de brûlure, effacer les points noirs qui flottaient devant eux.

Alice. Où était Alice ? Elle devait la retrouver...

Le bourdonnement parasite qui lui emplissait les oreilles claqua brusquement, comme la première averse d'un nuage d'orage. Tout à coup, elle fut submergée par l'environnement sonore. Des grincements, des grognements, des bruits de pas précipités, des explosions dans l'air. Des cris...

– ... en avant !...

– Derrière moi !...

– ... le casque !...

Les mots prirent forme, ficelés comme des cordes dissonantes, une cymbale qu'on frapperait. La pièce était emplie d'une fumée argentée.

Ce n'était pas la cage d'escalier. Ce n'était pas un bureau du musée. Les murs n'étaient constitués que de sombres panneaux

de bois brut. Quand Etta se tourna, elle distingua avec peine la forme d'une chaise et une silhouette recroquevillée dessus, la tête prise dans ses mains.

– Hé, ho ! croassa Etta en se levant sur des jambes chancelantes.

Stupéfaite, elle sentit sur ses bras et ses jambes le frottement d'un tissu rugueux. Pour la première fois depuis qu'elle était revenue à elle, l'adrénaline cessa totalement de se déverser en elle.

Elle ne portait pas sa robe noire.

Celle-ci, d'une teinte pâle qu'Etta ne parvenait pas à définir, descendait jusqu'au sol. Incrédule, elle caressa son corsage, suivit des doigts le motif des broderies. Le vêtement, qui emprisonnait ses bras et sa poitrine, rendait ses mouvements difficiles.

– Oh !

Une voix féminine. La silhouette sur la chaise remua et se leva. Un souvenir fugace traversa la mémoire d'Etta. *La fille*. La fille du concert. Etta se précipita sur elle et la bouscula pour atteindre le rai de lumière qu'elle apercevait derrière elle : une porte.

Elle m'a poussée dans l'escalier, elle m'a poussée en avant...

Une fois les premières bribes de souvenirs saisies, le reste lui revint.

– Non... Non ! Nous devons rester en bas ! s'écria la fille. S'il te plaît, écoute-moi...

Etta laissa courir ses doigts le long du mur jusqu'à trouver un loquet. Elle surgit hors de la petite pièce sombre. Un épais nuage de fumée s'éleva jusqu'à elle. La lumière l'aveugla, peignant le monde d'un blanc douloureux. Etta sentit de nouveau des mains dans son dos. Elle se débattit pour avancer, traverser à tâtons la fumée, jusqu'à ce que son pied heurte quelque chose et qu'elle dégringole.

Ne réfléchis pas ! Vas-y, c'est tout ! Elle se cabra, puis s'arrêta. Ses amples jupes étaient déployées sur un homme, couché sur le dos.

– Pardonnez-moi, je... dit-elle d'une voix étranglée en s'écartant pour s'assurer que l'inconnu allait bien. Vous...

Ses yeux bleu clair étaient tournés vers le plafond, la surprise et la douleur crispant ses traits en un masque rigide. Une rangée de boutons lustrés sur son manteau si absurdement démodé était arrachée, et la chemise qu'il portait en dessous était éclaboussée de... de...

Oh, mon Dieu!

– Monsieur ? croassa Etta.

Il ne bougeait pas. Il ne cillait pas. Hébétée, elle observa le liquide rouge qui maculait sa peau, sa poitrine, son ventre et la robe qu'elle portait.

Du sang. Sa robe d'une blancheur de neige était trempée d'un sang épais, écarlate. Etta rampait dans le sang de cet homme.

Mais où suis-je ?

Elle se redressa et fut debout avant même d'en prendre conscience. Elle se dirigea vers la source de lumière qui venait d'en haut. La fumée, étouffante, l'atteignit et ceignit son cou. Des lanternes de verre s'écrasèrent avec fracas près d'elle, explosant comme de pâles feux d'artifice. Elle poursuivit son chemin vers la lumière jusqu'à se cogner les genoux contre quelque chose : un escalier. Elle saisit ses épais jupons, les ramena autour d'elle et, sans se soucier de ses larmes, entreprit de gravir les marches. Elle cherchait juste de l'air frais, et le moyen de sortir de ce cauchemar.

Au lieu de quoi, elle s'engouffra dans un autre.